



LE PROGRESSISME RÉSISTERA-T-IL AU MONDE D'

© 2020 Agence pour la Libération



APRÈS ?

“LE CAPITALISME, le progressisme libéral, s’est heurté à ses propres contradictions, affirme Stéphanie Roza. Les limites à la vitesse de déplacements des hommes et des marchandises ont éclaté au grand jour.” Ci-dessus, le 1^{er} mai à La Baule.

Pendant des semaines, les débats sociétaux ont semblé écrasés par les questions sanitaires. Serait-ce la fin des idées dites progressistes ? Pas si sûr. **PAR RACHEL BINHAS**

Avides de changement, des politiques comme des intellectuels se sont mis à penser le monde d’après. Pour Bruno Retailleau, président du groupe LR au Sénat, le Covid-19 marque « *la défaite du progressisme* ». Quand certaines voix à gauche espèrent voir « le populisme » dans la liste des victimes du virus, d’autres, dans le camp adverse, se persuadent du déclin de la société individualiste et du sans-frontiérisme. Méthode Coué ? Prophétie autoréalisatrice ? Toujours est-il que le coronavirus a frappé de plein fouet le rêve d’émancipation individuelle, l’idée de progrès sans limite ou encore la rhétorique de l’unité européenne. Soudainement, l’Histoire se rappelait au bon souvenir des hommes. Dans ces circonstances, la société ouverte, focalisée sur le sort des minorités, semblait avoir du mal à jouer sa partition (lire encadré, p. 50). Avec le Covid-19, des considérations plus prosaïques telles que les risques de pénurie alimentaire et de maladie occupent les esprits. Sale temps pour le “progrès”. Mais lequel ?

Désillusion

Pour Stéphanie Roza, chargée de recherche au CNRS en philosophie politique et auteur du livre *la Gauche contre les lumières* (Fayard, 2020), « *associer automatiquement le progressisme aux mouvements décoloniaux, intersectionnels et néoféministes est une erreur. Les Indigènes de la République, par exemple, se sont construits en opposition à la gauche des Lumières, ils prônent le retour aux traditions de chaque peuple* ». En effet, derrière le progrès se cache l’universalisme cher aux Lumières que bon nombre de mouvements aux revendications identitaires ont répudié. Dans un même temps, des

associations féministes libérales, ou LGBT par exemple, s’emploient à écarter l’humain de la nature et des institutions jugées coercitives afin de favoriser son émancipation. Et force est de constater qu’en période de pandémie leur discours peine à trouver un écho.

Pour la chercheuse, c’est avant tout « *le progressisme libéral, le capitalisme, qui se heurte, avec la crise, à ses propres contradictions. Les limites à la vitesse de déplacements des hommes et des marchandises ont éclaté au grand jour* ». C’est-à-dire le progressisme scientifique et technique. Avec le ralentissement forcé des échanges, la start-up nation est au point mort. Il ne s’agit plus de traverser la rue pour aller travailler. L’explosion du chômage déjà perceptible le démontre.

« *Le progressisme culturel et moral apparaît compatible avec le progressisme d’Emmanuel Macron* », souligne le sondeur et politologue Jérôme Sainte-Marie, auteur du livre *Bloc contre bloc* (Le Cerf, 2019). Et d’ajouter : « *Ce mot de progressisme est aussi un moyen pour lui de piéger une partie de la gauche et, également, de se distinguer des populistes, par exemple* ». Le président de la République s’est en effet employé à déconstruire ce qui aliénerait les individus et à redessiner le monde dans ses discours : négation de la culture française, langage de repentance pour parler de la colonisation, société française pas assez ouverte sur les autres...

Un libéralisme sociétal qui se conjugue avec libéralisme économique, avec comme objectif affiché l’extension des droits des individus et l’accouchement de l’homme nouveau. « *Il s’agit d’émancipation individuelle, mais pas de celle des caissières* », résume le politologue.

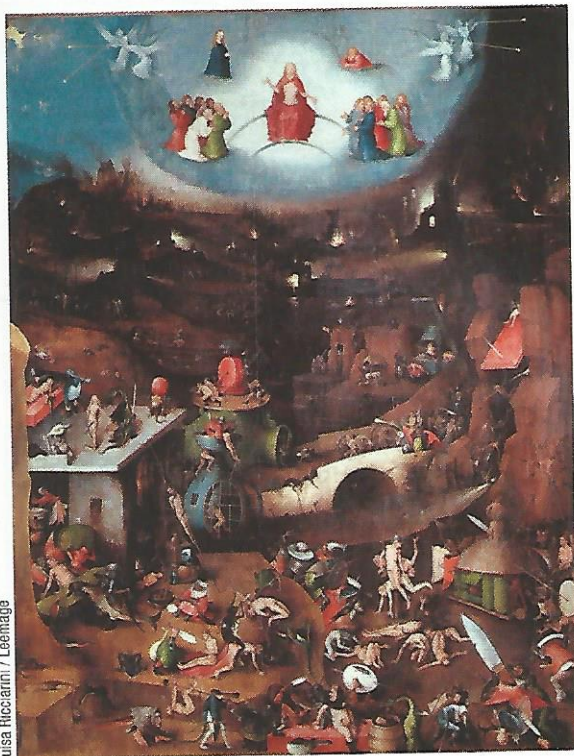
Mais l’heure n’est plus à la dynamique du mouvement. ➤

➤ Le libéralisme économique actuel a montré au grand public ses failles, la dépendance plus que la liberté, la pénurie plutôt que l'abondance. Si bien que même le gouvernement vient à parler de souveraineté nationale et d'unité de la nation. Un bouleversement pour le logiciel idéologique du progressisme libéral.

Gueule de bois

A ceux qui imaginent déjà les contours d'un monde de demain placé sous le signe de la décroissance et de la souveraineté nationale, Jérôme Sainte-Marie prédit une « gueule de bois, dès la sortie de la crise ». Face à l'ampleur des dégâts, les solutions macroniennes pourraient apparaître inévitables. « On a créé un état de nécessité qui risque d'exiger le dépassement de l'échelon national pour dépasser la crise », explique-t-il. Peu de chance que le virage politique tant attendu par certains ait lieu. « Il ne suffit pas que les problèmes nous exposent au visage pour que l'on se tourne vers les solutions », complète Stéphanie Roza.

SELON UNE ÉTUDE IFOP pour la Fondation Jean-Jaurès, 65 % des Français pensent que la civilisation telle que nous la connaissons actuellement va s'effondrer dans les années à venir. Ci-dessous, panneau central du triptyque du Jugement dernier, peint par Jérôme Bosch, en 1482.



Luisa Ricciardi / Leemage

LE PROGRESSISME DÉBOUSSOLÉ

Tu progresses, objet ? Moi, sujet, je régresse », écrit Régis Debray. Pourtant, durant des années, le progressisme était l'espoir d'un pan entier de la société, des philosophes des Lumières au prolétariat industriel. « L'espèce humaine marche d'un pas ferme et sûr dans la route de la vérité, de la vertu et du bonheur », affirmait Condorcet dans *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*. Mais cet optimisme prométhéen a aujourd'hui perdu de sa superbe. Il peine même à se définir. La crise économique de 2008 et le dérèglement climatique ont porté un coup au progressisme. Emmanuel Macron a bien tenté de relancer l'illusion du progrès – valeur qu'il affectionne tout particulièrement –, sans grand succès. Et c'est d'ailleurs du pays de la technique et du mouvement perpétuel, la Chine, qu'est parti le virus. Persiste une idéologie morale, celle de la défense des opprimés et des révoltés aliénés par la société occidentale. Loin d'être un progressisme, cette idéologie relève de l'individualisme, allant jusqu'à dissoudre le monde commun. ■ R.B.

Selon le politologue, le chef de l'Etat se livre à des concessions sémantiques : « Il cherche un peu d'oxygène en évoquant la souveraineté, mais cela n'aura pas et ne peut avoir de traduction concrète. » En d'autres termes, son progressisme ne relève pas d'un bricolage, le macronisme s'étant construit sur l'antagonisme entre lui et les anti-progressistes, les nationalistes... Et c'est cette formule, « progressistes contre réactionnaires », qui lui permet de conserver le pouvoir. « Il a un projet, véritable contrat de chantier. S'il ne le remplit pas, il perd sa base », estime le politologue. Une idée partagée par Stéphanie Roza : « Relocaliser, arrêter la surproduction relève du bon sens, mais il y a peu de chance que les politiques le fassent d'eux-mêmes. Il ne s'agit pas toujours de mauvaise volonté mais de pressions de la part des institutions internationales, de lobbies... Sans autre pression, aucune raison de sortir de cette logique. »

Mission post-Covid

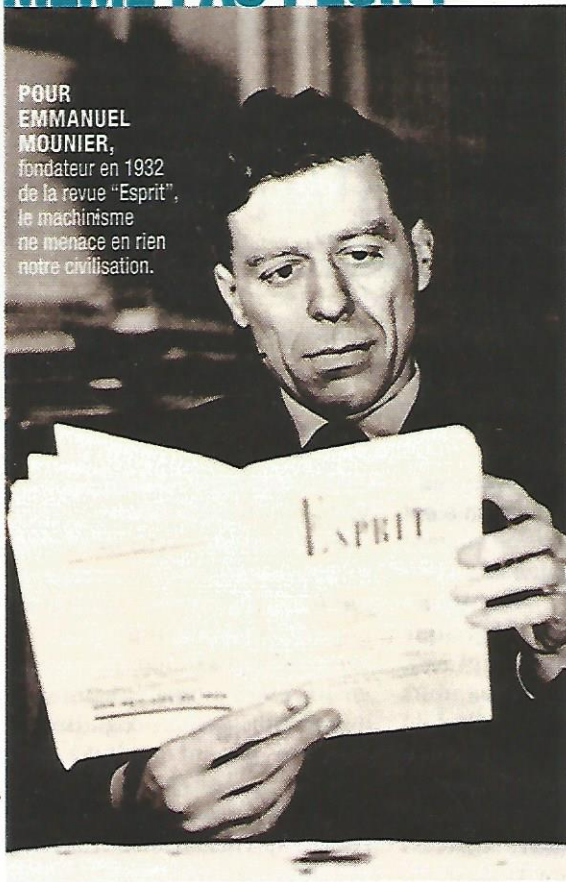
Pourtant, au fil des années, le déclinisme gagne du terrain au sein de la population française notamment, avec, en toile de fond, réchauffement climatique et surconsommation. Selon une enquête Ifop pour la Fondation Jean-Jaurès publiée en février,

65 % des Français sont d'accord avec l'assertion selon laquelle « la civilisation telle que nous la connaissons actuellement va s'effondrer dans les années à venir ». Certains imaginent plutôt « une dégradation progressive des conditions de vie actuelles », loin de l'amélioration infinie des conditions de vie proposée par le progressisme. La croyance au progrès serait-elle « une doctrine de paresseux », comme le pensait Baudelaire ? Elle a cependant un sens dans la lutte contre le coronavirus. « Si le progrès technique est responsable de cette situation, c'est aussi lui qui nous sortira de la crise. Il s'agit non pas de rétro-pédaler mais de réorienter le progrès », insiste Stéphanie Roza.

Dans son livre *A la recherche d'un monde meilleur*, le philosophe Karl Popper écrivait : « Nous cherchons une mission non seulement pour notre vie personnelle, mais aussi pour notre vie politique [...] Le tragique absurde de l'histoire [constitue] une invitation à faire de [son] mieux pour rendre plus sensée l'histoire à venir. » Cette mission post-Covid impliquera de repenser les liens entre l'homme et son environnement. A cheval entre le progressisme et le conservatisme, l'écologie est loin d'avoir dit son dernier mot. ■ R.B.

MÊME PAS PEUR !

POUR EMMANUEL MOUNIER, fondateur en 1932 de la revue "Esprit", le machinisme ne menace en rien notre civilisation.



La peur de l'effondrement n'est pas que la peur du XXI^e siècle, c'était déjà celle du siècle précédent, qui a connu deux boucheries sans précédent, comme le rappelle Emmanuel Mounier. Il déplore que « l'angoisse d'une catastrophe collective du monde moderne [soit] d'abord, chez nos contemporains, une réaction infantile de voyageurs incompetents et affolés. C'est, dit-il, la "conservation de l'instinct" qui s'épouvante de la dérive loin des ports ». Composée de discours prononcés entre 1946 et 1948 et préfacée par le philosophe Paul Ricoeur, *La Petite Peur du XX^e siècle* délivre un discours nuancé sur la modernité, le progrès et la technique.

Chrétien et fondateur du personnalisme, ainsi que de la revue *Esprit*, Emmanuel Mounier a à cœur de refonder moralement la société. A rebours du « personnalisme gascon » de Jacques Ellul ou Bernard Charbonneau, de l'écrivain catholique Georges Bernanos ou de nombre de penseurs « antimodernes » de sa génération, il estime

que le machinisme ne menace en aucun cas notre civilisation. Il y voit une peur bourgeoise ou petite-bourgeoise, mais qu'ignore le mouvement ouvrier, car « la machine lui est familière [...] et [qu']il a appris, sous l'influence des théoriciens socialistes, à l'absoudre des méfaits qui se rapportent non à son être, mais à son usage ».



Mounier n'a néanmoins pas la naïveté de considérer que « le progrès matériel [...] serait un instrument neutre, qui serait utilisable pour le meilleur et pour le

pire ». Selon lui, « la machine n'est que l'extension du corps de l'homme dans le corps du monde. Sur elle se croisent les feux des deux manichéismes, l'ancien, qui ne maudissait que le corps naturel, et le nouveau, qui s'étend à ce corps artificiel et déconcertant que l'homme s'est donné depuis peu ». Le meilleur et le pire se côtoient toujours. Et il faut, selon lui, savoir accepter ces deux aspects et garder espoir. ■ KÉVIN BOUCAUD-VICTOIRE

La Petite Peur du XX^e siècle. Apocalypse, machinisme et progrès, RN éditions, 170 p., 19,90 €.

LE TRANSHUMANISME CONTRE L'HUMANITÉ

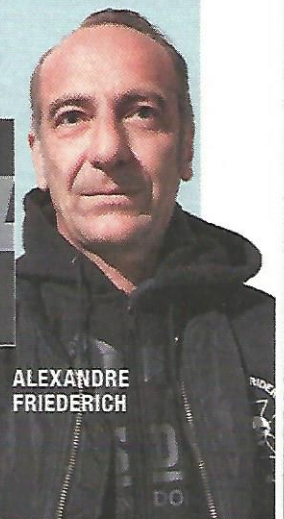
On connaît la phrase de Bernanos dans *la France contre les robots* : « On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. » Cette puissante intuition, Alexandre Friederich la reprend à sa façon dans *H+*, un brillant essai sur le transhumanisme. En retraçant l'histoire intellectuelle de ce mouvement – avec à sa tête des figures comme Norbert Wiener ou John von Neumann –, l'essayiste

souligne que son enjeu philosophique majeur consiste à déconstruire le « mythe de la conscience ». Car comment faire de l'homme une machine comme une autre si ce n'est en niant ce qui indique son irréductible spécificité ? Le préalable au transhumanisme est le réductionnisme. L'âme, la conscience, la vie intérieure... Toutes ces notions sont des illusions métaphysiques ! Ce que nous appelons « conscience » est une entité matérielle. Par conséquent, rien n'empêche la machine d'être dotée

de conscience. C'est à partir de ce postulat que de nombreuses expériences ont été menées, notamment par Turing, qui faisait dialoguer un homme et un ordinateur séparés par un rideau. Si l'homme ne se rendait pas compte que son interlocuteur était une machine, Turing concluait à une équivalence de capacités. En dernière instance, les transhumanistes cherchent à atteindre des possibilités illimitées en transférant la conscience dans un corps mécanique. Mais, comme le souligne Friederich, reconduisant la

question de l'homme à sa source : « Quand tout est illimité, à commencer par le choix, peut-il encore y avoir liberté ? » ■ MATTHIEU GIROUX

H+, d'Alexandre Friederich, Allia, 112 p., 9,20 €.



ALEXANDRE FRIEDERICH